



Dimanche 5 avril 2015

Marc 16,1-8

Jean-Mathieu Thallinger

Mulhouse

« Lorsque le sabbat fut passé... »

Les rites sont importants dans le temps du deuil pour ne pas laisser gambader les pensées. Les deux Marie et Salomé achètent les aromates dès le sabbat passé, c'est-à-dire le samedi, à la tombée du jour. Elles ne se rendront à la tombe que le lendemain matin. Mais il faut rester en mouvement, ne pas laisser l'idée froide de la mort ankyloser les esprits.

« Le premier jour de la semaine... »

A l'orée du jour, elles se remettent en chemin. Premier rayon du matin, premier jour de la semaine, premier jour d'une nouvelle ère. Elles ne savent pas encore, qu'au détour des chemins de tristesse, la grâce surprenante les attendait. Qu'une nouvelle fois, la lumière allait transpercer les ténèbres. Elles ne le savaient pas, que savons-nous nous mêmes de ce qui nous attend aujourd'hui ? Votre programme est-il complètement verrouillé déjà ? Y a-t-il quelque place laissée à l'inattendu ? Est-ce que ce jour pourrait être un premier jour, ou n'est-il qu'un jour comme tous les autres ?

« Qui nous roulera la pierre... »

La vie avant Pâques c'est la vie limitée, la vie sans horizon, sans but, comme une route barrée qui porterait l'écriteau : *« veuillez faire demi-tour, le bonheur n'est pas de ce monde, contentez-vous de survivre »*.

La vie avant Pâques c'est lorsque devant nous se présentent des épreuves qui nous semblent insurmontables, lorsque nous portons des peines qui nous semblent trop lourdes pour pouvoir continuer d'avancer, lorsque l'espérance ne parvient plus à nous alimenter.

La vie avant Pâques est une vie condamnée à la manière de celle du mythe de Sisyphe. Lui aussi avait à faire avec une pierre dont il ne pouvait détacher son regard. Comme pour les ami(e)s du crucifié l'avenir lui semblait définitivement obstrué.

« Sisyphe, agité par de cruels tourments, s'offre à mes regards ; il roule un énorme rocher et le pousse avec ses pieds et ses mains jusqu'au sommet d'une montagne. Mais dès que la roche est près d'atteindre à la cime, une force supérieure la repousse en arrière et l'impitoyable pierre retombe de tout son poids dans la plaine. Sisyphe recommence sans cesse à pousser la roche avec effort, la sueur coule de ses

membres, et des tourbillons de poussière s'élèvent au-dessus de sa tête. » (Homère, L'Odyssée, Livre XI, 593).

Sisyphé avait été condamné à cette peine pour avoir tenté – et réussi – par deux fois à se jouer de Thanatos qui venait le punir du courroux de Zeus. Il sera condamné à vivre pire que la mort : la vie insensée. La vie qui n'avance plus, qui tourne en rond. La vie « fatalisée ».

Sommes-nous condamnés à vivre ?

Ce n'est pas la vie – l'avis – des femmes qui se rendent au tombeau.

Car il y a le « Qui ». Une poussière d'espérance qui demeure en elles. Sous la forme d'une question : « **qui** roulera la pierre »? Elles ne savent pas comment ni ce que sera ce « qui » mais elles ne disent pas « personne ne nous roulera la pierre ». Leur question est habitée par l'espérance. Tant que tu continues à te poser une question, c'est que tu demeures dans la vie. Elles se sont levées ce matin avec le soleil, elles ont pris la route, malgré leur peur. Elles ne sont pas laissées enfermer dans le désespoir.

Elles ne sentent pas condamnées.

Car elles l'ont rencontré, et selon le mot de Paul elles conservent la certitude que « *C'est pour la liberté que Christ nous a affranchis. Demeurez donc fermes, et ne vous laissez pas mettre de nouveau sous le joug de la servitude* » (Galates 5,1).

Alors elles marchent.

« **Levant les yeux...** »

Le terme *anablepo* pourrait être traduit par « recouvrant la vue ».

On pourrait lire ainsi : « *Et, recouvrant la vue, elles aperçurent que la pierre, qui était très grande, avait été roulée* ».

Matthieu 11, 5 : « *les aveugles voient (anablepo), les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres* » ou : Marc 10, 51 : « *Jésus, prenant la parole, lui dit : Que veux-tu que je te fasse ? Rabbouni, lui répondit l'aveugle, que je recouvre la vue* »(anablepo).

L'inclinaison naturelle de l'esprit humain lui fait généralement imaginer le pire.

Mais la réalité est souvent bien moins sévère que notre imagination. Il fallait oser lever les yeux, les ouvrir, regarder le monde tel qu'il est, non tel que nous croyons qu'il fut. Et non plus tel que nous voudrions qu'il fût.

« **La pierre, qui était très grande, avait été roulée...** »

« *Avait été* » : c'est le passif de l'expression qui est important. Nous ne savons pas qui a roulé la pierre. Les pierres des tombeaux de Palestine nécessitaient habituellement une vingtaine d'hommes pour les mettre en mouvement. Elles étaient « très grandes ». A vue et raison humaines, cette pierre à rouler était inimaginable. La démarche des femmes n'en est que plus étonnante. Elles savaient que cette pierre ne pouvait pas être roulée. Elles ne trouveraient nulle part les personnes bien disposées à les aider à déplacer cette pierre.

Pourtant elles y allaient, quoique se sachant impuissantes. Elles marchaient, s'abandonnant à l'imaginé de Dieu.

Elles avaient l'attitude de celui qui se met au diapason du Dieu biblique. L'abandon en confiance qui porte à « espérer contre toute espérance », selon la formule de Paul en Romains 4 : « *pour ceux qui relèvent de la foi d'Abraham ...¹⁷ ainsi qu'il est écrit : J'ai*

fait de toi le père d'une multitude de nations. Il l'est devant le Dieu qu'il a cru, celui qui fait vivre les morts et qui appelle à l'existence ce qui n'existe pas. ¹⁸ **Espérant contre toute espérance**, *il a cru et il est ainsi devenu le père d'une multitude de nations, selon ce qui avait été dit : Telle sera ta descendance.* ¹⁹ *Sans faiblir dans la foi, il considéra son propre corps déjà atteint par la mort - il avait près de cent ans - et le ventre mort de Sara.* ²⁰ *Mais face à la promesse de Dieu il n'hésita pas, dans un manque de foi ; au contraire, rendu puissant dans la foi, il donna gloire à Dieu,* ²¹ *pleinement convaincu de ceci : ce que Dieu a promis, il a aussi le pouvoir de le faire ».*

Espérer contre toute espérance. Ce n'est pas de la passivité inerte, mais une attente active. Demeurer debout, en mouvement, ouvrir les yeux vers les tombeaux que nous croyons définitivement clos. Reconnaître que nous ne pouvons rien par nous-mêmes, par nos propres forces. Les pierres nous seront roulées, la force nous sera donnée, le chemin nous sera indiqué.

Abandonner l'idée que ce sont nos efforts, nos volontés qui gouvernent le frêle esquif de chair que nous habitons, pour nous confier en la bienveillance de Dieu.

Peut-être nos Eglises, qui se croient sécurisées par leur histoire, par leur patrimoine, gagneraient-elles à retrouver l'esprit du risque confiant. Ne pas se lancer uniquement dans des projets ficelés, maîtrisés, financés. Abandonner la peur de perdre le peu qu'il nous reste, de ce que nous avons été. Ne plus regarder l'histoire morte qui nous a construits pour ouvrir les yeux vers le monde tel qu'il est, vers nos contemporains tels qu'ils sont non tels que nous voudrions qu'ils redeviennent.

Ne plus craindre les obstacles, les pierres imaginaires que nous croyons fermement en place : croire que nous n'intéresserions plus personne, que nous ne sommes là que pour gérer la liquidation lente, pour vivre de nos rentes.

La pierre a été roulée. Entrons dans le tombeau de nos illusions perdues pour nous laisser surprendre.

« Un jeune homme assis à droite vêtu d'une robe blanche... »

Les jeunes hommes sont fréquemment dans les évangiles les prototypes des appelés à la foi. Le jeune homme riche, le jeune homme qui s'interroge quant à la manière d'obtenir la vie éternelle, ceux qui voient la vie encore devant eux. Ce n'est pas une caractéristique d'âge mais de regard. Le regard des jeunes hommes est dirigé devant soi, non en arrière. Que nos assemblées soient blanchissantes est probablement le signe, que notre foi aurait besoin de redevenir celle de jeunes hommes, sachant que l'avenir est devant eux.

Il est assis à droite, la place d'honneur. Les références sont très nombreuses dans la Bible pour exprimer cette fonction de proximité et de représentation du personnage central.

La robe blanche évoque la pureté, le renouvellement. Elle est la couleur liturgique de Pâques.

On peut penser à Apocalypse 7, 13-14 : *« Et l'un des vieillards prit la parole et me dit : Ceux qui sont revêtus de robes blanches, qui sont-ils, et d'où sont-ils venus ? Je lui dis : Mon Seigneur, tu le sais. Et il me dit : Ce sont ceux qui viennent de la grande tribulation; ils ont lavé leurs robes, et ils les ont blanchies dans le sang de l'agneau ».* Les péchés, les souvenirs pesants, les craintes ont été balayées, lavées sur le mont Golgotha.

« Elles furent épouvantées... la peur et le trouble les avaient saisies... à cause de leur effroi... »

La lecture de la réaction des femmes peut surprendre. Est-ce cela la joie de Pâques ? Nous pensions assister à la scène finale de « Titanic » et voici que nous nous retrouvons dans « Orange Mécanique » (les références cinématographiques de l'auteur de ces lignes étant lacunaire, le lecteur voudra bien placer des références plus judicieuses).

L'épouvante, la peur, l'effroi, là où nous attendrions cris de joie, exultation, enthousiasme.

La première réaction à l'irruption de l'inattendu est le choc, l'incompréhension.

Le bonheur peut faire peur. On peut fuir devant lui. Leurs yeux neufs les auraient-elles trompées ?

Ce qu'elles viennent d'entendre, et de ne pas voir, dépasse toutes les espérances et imaginations.

Oui, la réalité habillée et habitée par Dieu peut être bien plus extraordinaire que les illusions dans lesquelles nous pouvons nous réfugier.

Mais à y regarder de plus près, plutôt que la peur, c'est l'incompréhension qui domine, la stupeur. Le terme grec *ekstasis* traduit par trouble signifie : hors de sens, hors de la stabilité, des repères connus, du confort installé.

Elles sont déstabilisées. C'est l'inconfort de la nouveauté, de l'in-connu qui les met en fuite.

On s'habitue aisément à la vie moyenne, sécurisée. Mais lorsque la grâce survient ? Qu'en faire si elle bouscule notre ordonnancement bien réglé ?

L'être humain a une certaine capacité d'adaptation, d'acclimatation aux circonstances. Il sait s'habituer à la souffrance, à l'injustice, se résigner au vote extrême. Mais ce ne sont que des stratégies de protection. On ferme les yeux à ce qui nous dérange. On accepte un certain aveuglement pour ne pas être dérangés.

Et voici que Dieu vient faire sauter ces protections. Il brise la cage de verre dans laquelle nous nous étions enclos. Il fait entrer de l'air frais dans la vie de ces femmes, dans la vie du monde. Il « sur-oxygène » les existences. Que cela étourdisse un temps, est normal de même qu'un temps d'absorption du choc, de digestion de cette nourriture nouvelle.

Leur première réaction va être la fuite.

« Il vous précède en Galilée... »

La Galilée, c'est là que tout avait commencé. La Galilée, c'est le lieu de la quotidienneté dont Jésus était venu les arracher. Maintenant que le voile du Temple avait été déchiré, que l'esprit de Dieu avait rejoint la réalité de leurs vies, les femmes peuvent s'en retourner, redescendre de la montagne magique, parce que la magie de Dieu désormais pourra se vivre dans l'ici et le maintenant.